

## LE FILLEUL DU DIABLE

Le jour où son treizième enfant vint au monde, Jérôme Le Huitellec, de son métier tailleur d'habits, eut une singulière idée : « J'ai déjà de la peine, se dit-il, à nourrir les autres, en piquant l'aiguille, du matin au soir. Comment en sortirai-je avec ce nouveau petit gars ? Il n'y a pas deux moyens : il me faut un riche parrain. »

Il s'en allait le long de la route à la découverte de l'homme désiré, quand il rencontra un voyageur qui s'arrêta devant lui. Ce voyageur avait bonne mine, manteau écarlate, culotte de velours cramoisi, l'air d'un gentilhomme.

« Salut à vous, monseigneur, fit Jérôme.

– Salut à toi, Jérôme Le Huitellec, fit le voyageur, que cherches-tu par le chemin ?

– Ce que je cherche, hélas ! reprit le tailleur, ne se trouve pas à tous les coins de champs. Voilà plusieurs jours que je marche et je ne l'ai pas encore aperçu. Je veux pour parrain à mon dernier-né un personnage de condition.

– Un personnage de condition ! S'il te plaît d'avoir le diable, je t'offre mes services » ; et en parlant ainsi, le diable, car c'était lui, riait d'un rire malin.

Le diable ou un autre, peu importait à Jérôme Le Huitellec, pourvu qu'il eût de l'argent. Avec plaisir il accepta la proposition.

Le parrain avait lourde escarcelle et il ne regardait pas aux dépenses. Aussi le baptême fut-il fêté joyeusement. L'enfant reçut le nom de Florisdor. Le soir même, le diable prenait congé de ses

hôtes : « Vous me reverrez ici, leur déclara-t-il, quand mon filleul aura sept ans. Je viendrai le prendre alors et je l'emmènerai dans mon royaume, à moins toutefois qu'il ne soit entré à la cour du roi de France. »

De quelle façon les choses s'arrangèrent-elles ? Nul ne le sait au juste ; mais lorsque, au bout de sept ans, le malin reparut dans la chaumière de Jérôme Le Huitellec, il en fut pour ses frais de déplacement. Son filleul était chez le roi de France. Il s'en retourna en enfer, l'oreille basse, en jurant que le roi le lui paierait cher. Le monarque qui gouvernait en ce temps-là le royaume était un excellent prince, aimé de ses sujets. Il avait trois filles belles comme le jour. Malheureusement il n'avait pas de fils. Il adopta Florisdor.

Les années s'écoulèrent gaiement à la cour ; le jeune homme avançait en âge. Déjà on parlait de le marier à l'une des princesses, quand un jour on apprit que les trois sœurs avaient disparu. On les avait vues assises, l'une à côté de l'autre, sur une énorme pierre, sous un oranger chargé de fruits et puis, à un moment donné, plus personne. Nul ne savait dire ce qu'elles étaient devenues.

La douleur du pauvre père fut immense : « Je cède mon royaume, s'écria-t-il, et la main de l'une de mes filles à qui me les rendra. »

Autant valait promettre la lune et le soleil. Les plus malins y perdaient leur savoir, les plus courageux leur ardeur. Que peut-on contre l'impossible ?

Cependant, à dater du moment où advint la triste aventure, on racontait de singulières choses au palais. Le roi et ses ministres avaient pris l'habitude de s'asseoir, après dîner, sur la pierre où s'étaient reposées en dernier lieu les princesses, avant leur disparition. Ils aimaient à y rappeler le souvenir de leurs chères absentes. Or, quand ils avaient regagné leurs appartements, on voyait la grosse pierre basculer sur elle-même ; une main d'homme en sortait qui saisissait une orange dans l'arbre, puis la pierre se refermait. Chaque soir un fruit était ainsi dérobé.

Que signifiait ce mystère ?

En vain les meilleurs soldats se proposaient-ils pour monter la garde. Ce n'était plus une main qui se levait, mais une forme humaine gigantesque qui s'avavançait jusqu'à eux, comme pour les narguer, et qu'aucun d'entre eux n'osait regarder en face.

Qui donc débarrasserait le palais de cet odieux revenant ? Florisdor offrit de veiller à son tour. « Vivant ou mort, déclara-t-il, je saurai qui il est » ; et il se porta, l'arme au poing, contre la pierre.

Il attendit une heure, et voilà que tout à coup ses yeux attentifs reconnurent que celle-ci remuait ; un buste émergea, puis un homme d'une taille immense sauta sur le sol et se tourna vers lui. Il n'eut pas le temps de faire un pas. Florisdor épaula son arme. Le coup partit et le géant s'écroula sous la pierre, en poussant un cri affreux.

Le lendemain le roi était au courant de l'événement. Il était évident que cette pierre cachait quelque chose de mystérieux. On la souleva. Elle fermait l'ouverture d'un trou énorme qui descendait dans les entrailles du sol et dont personne ne soupçonnait la profondeur.

Nul doute que les trois princesses avaient été enlevées par là. Ce fut aussi l'avis du roi : « Je renouvelle, s'écria-t-il, ma promesse d'accorder la main de l'une d'entre elles à l'homme qui sera assez courageux pour aller me les chercher. »

Chacun des personnages présents réclama l'honneur de descendre dans le trou. Le premier ministre fut agréé d'abord. On le suspendit dans un panier, au bout d'une corde qui avait des centaines de mètres de longueur et il disparut dans le trou noir ; mais il n'y avait pas un quart d'heure qu'il s'était enfoncé dans l'abîme que la corde s'agitait désespérément. La peur l'avait saisi et il se sentait incapable de continuer son voyage. On le remonta vivement. Les autres ministres et les principaux officiers de la cour ne furent pas plus heureux. Il ne restait plus que Florisdor. À son tour le voilà dans le panier, et de descendre dans le trou noir.

Pendant une heure, la corde tourna autour de la poulie, avec une rapidité vertigineuse, puis un choc se produisit, le mouve-

ment s'arrêta ; on sentait que le hardi jeune homme était à destination.

Florisdor en effet était parvenu dans un vaste palais, et ce palais, derrière les murs duquel on entendait des lamentations interminables, était celui de l'enfer. Sur le seuil, un géant lavait le sang qui coulait d'une blessure à la poitrine.

« Qui es-tu ? demanda, d'un air menaçant, le géant, qui ne reconnaissait du reste pas son meurtrier de la veille.

– Je suis Florisdor, répondit le jeune homme.

– Florisdor, le fils de Jérôme Le Huitellec ? Tu es le bienvenu, mon filleul. Je suis heureux que tu aies enfin quitté la cour du roi de France pour rendre visite à ton parrain. Regarde toutes ces merveilles, et juge si le diable n'est pas riche. Tu es ici chez toi. Promène-toi où tu voudras. Aucun des appartements ne t'est fermé, sauf celui du fond dont je me réserve à moi seul l'entrée. »

L'accueil était si chaleureux que la femme du diable en éprouva de la jalousie. Heureusement que cela ne dura pas. Florisdor avait si belle mine.

Cependant le jeune homme songeait à part lui : « Rien ne doit demeurer secret pour moi ici, sauf une chambre. Que peut-il donc y avoir dans cette chambre ? Il faut que j'en aie le cœur net. »

À la première absence du diable, il n'avait rien de plus pressé que d'en ouvrir la porte. Or, derrière cette porte, il y avait trois prisonnières, et ces prisonnières n'étaient autres que les filles du roi de France. Vivement il les amena à l'entrée du chemin qu'il avait suivi. Le panier y pendait toujours au bout de la corde. Il les y installa, donna un signal et les princesses remontèrent. Il attendit son tour, espérant que la corde redescendrait. La corde en effet redescendit, un instant après, mais pour retomber tout entière à ses pieds. Là-haut une main criminelle l'avait détachée de la poulie et il n'avait plus de moyen de retourner sur la terre. Il était condamné à demeurer à jamais dans ce sombre palais et à écouter le bruit des lamentations, loin de la demeure des vivants.

Encore n'était-ce pas le pire de son aventure. Comment le diable prendrait-il son procédé ? Après plusieurs jours d'absence,

celui-ci rentra. On juge de sa colère. Florisdor en qui il avait mis ses complaisances !... abuser de sa générosité au point de rendre la liberté aux filles de son ennemi, de ce roi de France dont il avait juré de se venger de façon terrible. Non, cela dépassait les bornes.

Sa femme, dont les mauvais sentiments du premier jour avaient repris le dessus, ne parlait de rien moins que de faire mourir le téméraire. Il fut plus généreux.

« Filleul, dit-il, tu as trahi ma confiance. J'avais pourtant conçu pour toi de belles espérances ; j'aurais été si heureux que tu fusses ici mon auxiliaire. Je t'aurais gardé près de moi et tu aurais été mon fils. Il n'y faut plus songer dorénavant. Tu vas retourner sur la terre. Je veux que le souvenir de la bonne fortune que tu as perdue soit ton châtement. »

À dire vrai, le discours ne toucha guère Florisdor. Il ne se sentait pas l'ambition de gouverner le royaume de son parrain. Sa pensée était plus haute et le désir de devenir roi de France l'excitait davantage. Aussi quand le diable lui eût montré le chemin qu'il devait suivre ne fut-il pas longtemps à parvenir au but.

Son arrivée à la cour de France causa une surprise générale. Tout le monde l'avait cru mort ou condamné pour toujours à demeurer loin de la terre. Était-ce bien lui ? Le chagrin avait tellement changé ses traits. Le roi lui-même avait peine à le reconnaître. Il lui fallut donner ses preuves.

Il revenait d'ailleurs de son voyage extraordinaire de façon très opportune. On allait célébrer le mariage de la plus belle des princesses, de celle que le monarque lui destinait, avec son plus mortel ennemi, celui-là même qui l'avait condamné à demeurer dans l'abîme, en jetant la corde à ses pieds. En vérité, c'était pousser trop loin l'audace.

« Sire, s'écria-t-il, l'homme qui m'a abandonné chez le diable, après que j'ai délivré vos filles, mérite-t-il de devenir votre gendre ?

— Non, Florisdor, répondit le monarque, la seule récompense qui lui est due est la mort. Il y a longtemps qu'il aurait expié son forfait, si j'avais connu sa conduite. Il n'y perdra rien pour avoir attendu. »

Il donna des ordres, et à l'instant le criminel était arrêté. Sur la pierre qui fermait l'entrée du trou du diable un gibet fut dressé pour lui et en un tour de main il était pendu haut et court.

À quelques jours de là Florisdor conduisait à l'autel la jeune princesse qui avait ses préférences. Il devenait le gendre du monarque et bientôt, quand la mort eut tranché la vie de celui-ci, il était sacré roi de France.

Certes, le jour où Jérôme Le Huitellec cherchait le long des routes un parrain à son treizième né, il ne se doutait guère des destinées merveilleuses qui attendaient celui-ci.

Tout arrive.

T. 301 A (5).

*La Paroisse Bretonne*, février 1913.

« Conté par Marie-Julienne Kerjean ».

1914 (11<sup>e</sup> série), p. 39-44 : « Tout arrive ».